
DU SOLEIL
ET DES LUNES

Philippe Bray

Du soleil et des lunes

Poèmes

Collection

La petite fleur de Sydney Bechet

Coccinelle dans l'herbe haute,
au pied de l'arbre,
la vie renaît au mois de mai,
joli mois de mai, mois de Marie.

Coccinelle qui s'envole,
roitelet posé sur la branche,
rosier sauvage entraperçu,
du blanc sur l'étamine du lilas,

Marguerites, boutons-d'or,
pétale blanc et coeur jaune sur les nuances du vert ; avec la petite fleur de Sydney Bechet dans la tête, allongé dans l'herbe non encore coupée, je m'enroule et je souffle sur la vie d'en bas.

Le jardin est d’orangers

Le jardin est d’orangers, petite rondeur bleue sur la volute des soupirs. L’ombre turquoise à la volée du papillon enchante l’oiseau de couleur, les oranges sont océanes, les fruits jaunes. Le jardin est de citronniers, élégante fresque paysanne à la nuée des chemins, les visages sont marqués du labeur, le fruit est amer, la pulpe est savoureuse. Le jardin n’a pas de fin, il s’étend au loin, j’y reviens pour le voir une seconde fois. Le jardin est d’orangers, pommes vertes dans la main, poires jaunes à tes seins, chemins de rocailles, poussières blanches, terre vierge, la pluie tombe sur le corps qui se meut. Il court, marche et s’arrête ; le jardin est d’orangers, à la petite rondeur bleue sur la volute des soupirs, je transpire.

Tous les mots que j’ai encore à lui dire

Villa italienne, maison à colombages,
grand hôtel et casino ;
la nostalgie des stations balnéaires
entre en mon cœur en vadrouille.

Côte fleurie,
Souvenir d’enfance à Houlgate,
bain de mer et cabines,
je regarde les architectures à marée basse ;
un instant, je suis la mer qui regarde.

À marée haute, sur la digue,
j’attends les vagues pour me laisser envahir,
de tous les mots que j’ai encore à lui dire.

Chassée par le vent

Chassée par le vent
L’indéfinissable certitude doute d’elle-même
Sur l’air du mistral
La mélodie est discrète
Souffle le verre et le sentier éclaire

Chassés par le vent
Les pollens s’envolent
Les pétales de fleurs colorent l’atmosphère
La barque, chavire, se retourne et sourit aux sirènes ;
je plane au firmament un instant,
du temps est passé, je n’ai rien fait.

Les mouches dorment

Les mouches dorment, je les vois quand le chat les aperçoit et qu'il joue avec leurs ailes. Les mouches bleues des cendriers vides vont d'une vitre à l'autre pour retrouver leur liberté mais ils se heurtent à la paroi de verre. Les mouches dorment et endorment le chat. Le chat est perché toujours plus haut que l'homme. L'homme prend la mouche quand on lui dit ses quatre vérités. Il se blesse de ne pas pouvoir se regarder et regarde alors les mouches à la vitre, tandis que le chat est sur ses gardes. Les mouches des maisons hivernent comme les tortues des jardins ; dehors et dedans sont deux univers.

Je suis hors du temps

La foule hors des murs gagne la campagne.
Des parcelles de terres en retour viennent au balcon de la première semaison.
Hors des frontières, les oiseaux gagnent d’autres climats.
Des parcelles de neige viennent au sommet du premier été :
Je suis hors du temps à la saison des jours premiers.

À l’angle des papiers peints

À l’angle des papiers peints : nuance de bleu et de blanc ; de jeunes mouches se reposent dans l’élégance arrondie des longues feuilles. La plante est exposée à l’entrebâillement des stores vénitiens. À l’angle des papiers peints, au soir, une bougie reposant sur un socle de cuivre, s’allume ; l’autre monde est atteint, les jeunes mouches sont parties.

Passant des villes

Passant des villes des murs habités

Entends-tu la poésie,
La poésie de tous les instants t'ouvrir ses bras ?

Elle est un arbre dans la ville, une fleur au balcon des coeurs perdus !

Passant des villes des murs habités

Entends-tu le cri de l'oiseau,
Ce compositeur de tous les temps te demandant d'ouvrir tes oreilles ?

Il est un moineau des villes,
un piaf des faubourgs !

Passant des villes des murs habités

Entends-tu la poésie te demandant de faire un pas, en direction du parc ?

La plupart du temps

La plupart du temps, j’explore les non-dits
C’est un stratagème de je t’aime, sur un même thème
La plupart du temps je ne fais pas ce que l’autre fait
Je prends le temps comme il vient
J’éclabousse les carreaux de l’amour
Je m’imprègne des couleurs des plantes

La plupart du temps
J’apprends qu’il y a à vivre, plutôt qu’à lire.
Je deviens sauvage
Je goutte la sauvagerie dans sa noblesse la plus extrême

La plupart du temps
Je prends le temps qu’il faut
Je m’encombre de rien pour rester léger
mais quand il y a un coup de main à donner
Je le devine, je mime la scène alors,
et je me mets à l'ouvrage dans le silence ;
le lendemain, je me repose, je gomme les inutilités
et je découvre des nouveaux univers.

La plupart du temps, je souffre de l’indifférence,
mais je me reprends en cultivant ma différence
il m’est impossible de m’arrêter en route
j’aime trop les paysages avec leurs oiseaux
j’aime trop la sensation de l’eau dans le fleuve
qui traverse les villes pour rejoindre la mer.

Au pardessus des âmes

Au pardessus des âmes désenchantées,
j’ai posé, à quelques occasions, mon grain de sel ;
En dessous du dessus germe la graine, on dit alors, que j’ai un grain.

Au pardessus des âmes désenchantées,
J’ai posé, à quelques occasions, mon grain de sel :
Fleur des mers enchantée que j'imagine.

Il pleuvait dehors

On s’est vu pour la première fois un jeudi
Saharienne verte sur blouson beige
C’était le jour de la Saint-Glinglin

Après avoir écrit
On est allé dans ce parc de la capitale
Histoire sans fin

On a marché pour se parler
On s’est assis sur plusieurs bancs
Le temps est passé vite

Quand il a commencé à pleuvoir
On est entré dans un café
Ton regard a regardé mon regard
Je t’ai vu dans tes yeux

Deux bières blondes sur une table
On s’est assis sur deux chaises
Dehors il pleuvait des cordes
L’heure du départ approchait
Le train était en gare
Il pleuvait toujours
Enfin on est parti sous la pluie
À l’arrivée tu as pris ton train
J’ai pris le mien sur mon engin
On s’est vu pour la première fois un jeudi
C’était un jour de pluie
On était dehors

Enfant des mers

Enfant des mers
se reposant dans l'eau de sel.
Enfant agité dans la vague creusée.
Du vent au sentiment des tourments.
Les multiples visages sont cette unique image.
Le sourire ne suffit pas à masquer toujours la tristesse profonde,
Heureusement, il y a des moments de joie, les enfants témoignent, ils font du cinéma en couleur : il faut croire qu'ils grandiront.

Que le balcon est triste

Que le balcon est triste sans nature. J'invente alors des chrysanthèmes, et des lilas blancs que je connais ni d'Ève ni d'Adam. Des parfums de femmes d'autres pays, de nouvelles bergeries, de nouveaux panoramas.

Si j'étais autre part, j'écrirais autre chose, des escaliers de marbre, des tableaux de maîtres, des plantes tropicales posées sur les bordures, des volets orangés aux fenêtres de l'hiver, des vitraux aux carreaux du soleil entrant, des mouches indigo sur celui qui se couche.

Que le balcon est triste sans nature. J'invente alors les éléments du décor, les essences des sémaphores :
je suis le lecteur de mon propre univers que je partage.

La neige remplit l’espace

Au flocon qui voltige à la fenêtre, l’eau va au caniveau. Le pont-promenade des rues retient la nuit, tel une enclume, le navire.

Sur le balcon désaffecté de souvenirs, la neige remplit l’espace d’une écriture paysagère.

Allongé
dans les recueils de poésies,
je ne lis pas toujours des poèmes.
Allongé, j'ai observé d'une fleur fanée quelque chose tomber ;
un germe d'avenir contenant une autre vie en couleur,
Il grandira, je ne le verrai pas, je suis de passage.

Au Carnet de notes dans la poche,
Glisse sur l'ondine la note de musique.

Au vallon, il pleuviote,
je marche d'un pas léger, le carnet s'est mouillé.
En ville, le parapluie est resté.

La note de musique glisse alors au vent,
il vient de se lever, je m'élève avec lui.
Carnet de notes dans la poche, je le perds,
la fermeture à éclair s'est entrouverte ;
je m'en aperçois, je le remets à un autre endroit.
L'envers du décor est alors la forêt,
Encore quelques pas, un petit pont de bois à franchir, et je suis chez moi.

Tout à l'heure il a plu, la grande ourse,
dans la flaque, s'est reflétée.
Je marche dedans involontairement dans mon élan.
Petites fleurs dans le gazon ; je crois une ancienne connaissance.
Elle me serre la main, elle est pressée,
je marche d'un pas léger,
les bancs publics sont vides, les murs toujours gris, les éclairages, toujours laids.

Tout à l'heure il a plu, la grande ourse,
dans la flaque, s'est reflétée.
Je marche encore volontairement dans le décor ;
j'ai inventé un rendez-vous dans l'autre ville, de l'autre côté du grand fleuve.

Écoute jeune fille

Écoute jeune fille, je te fais découvrir un jardin de verdure au pays de nulle part. Un jardin extraordinaire n'existant pas encore. Je suis le seul à le voir, les mots ne sont nullement ici mais d'ailleurs : c'est un parfum de rose inconnu évanouissant. Un printemps de tous les instants, un émerveillement instantané de l'amour éthéré, un son d'instrument virtuel sans aucune physique mathématique qui n'est pas le roman anglais d'Alice.

Écoute jeune fille, cette douce poésie et laisse-toi bercer de ce refrain qui n'est pas un quatrain. Les couleurs sont vivantes. Je les ai vues se mouvoir au creux de ma main, j'ai fermé les yeux un moment pour faire un vœu.

Écoute jeune fille, c'est un jardin de verdure au pays de nulle part, un jardin extraordinaire non encore partagé que je vais te faire découvrir pour la première fois. Attends encore peu, je sors seulement la clef de ma poche.

Des formes planent

Des formes planent, dessinent des lettres, des voyelles et des consonnes. Souvenir abstrait s'éclaircissant, c'est un matin du petit jour.

Des formes planent, s'élèvent et se mélangent à des oranges. C'est au petit jour à la fin de nuit. Le calice est à la rosée. La rosée est à la perle.

Des formes planent, planent… c'est un matin au petit jour, au petit jour de la nuit finissante, elles se mélangent aux oranges, elles sont d'une autre couleur non reconnue. Inattendu, ce sont des voyelles et consonnes qui m'appellent dont je me souviens.

Semelle au vent

Semelle au vent, au vent de l'horizon sans fin. Sans fin dans sa finitude, le désert terrien rejoint la mer infinie.

Semelle au vent, l'infinitude des éléments porte les étamines aux firmaments. Jasmin et rosier grimpant saupoudrés de couleurs vives ; la patine des bois anciens glisse sur la neige, le décor a oublié toutes ses couleurs.

La vie avec les yeux

Voix humaines à la liaison des machines portatives
Le soleil d'un Paris dans des regards d'autres capitales
Les lettres capitales annoncent les œuvres de l'esprit.
Corps et âme dans la vie
La terre est pleine de véhicules
La mer, de carcasses rouillées, d'autres guerres.
Le monde est un peuple d'étoiles…

Voix humaines sur la jonction des machines portables
Chaleur humaine et froid extrême
La vie avec ses yeux, la vie avec son cœur
annonce tous les sourires comme toutes les larmes.

Les nouveaux parfums

Comme une fresque au plafond des palais vénitiens,
les visages expressifs sont à la source des toiles de peintures.
Architecture Florentine sur les mains d'aujourd'hui
Maintenant est une fresque exposée
Une photographie sous un certain angle

Ainsi, je remue la terre des anciens,
ainsi, je laboure d'un geste amoureux les vieux terrains,
ainsi, je hume les nouveaux parfums,
Comme une saveur du jasmin accrochée, aux fleurs du jardin des loggias,
Dans le travers des volets à l'italienne : l'art n'est pas conservateur.

Je ne pouvais deviner ce qui est arrivé

C’est arrivé avant que cela soit venu
Nous ne marcherons plus ensemble

Une fenêtre s’est refermée
Un volet s’est ouvert
J’ai lavé les carreaux
Le balcon a changé de direction

Je ne pouvais deviner ce qui est arrivé
La vie des îles est chaude et humide
La vie des villes est indifférente et polluée

Une fenêtre s’est refermée
Certains oiseaux se sont tus

À bout de souffle
Des gens marchent dans des couloirs souterrains
Les bras dans le même sens de l’indifférence
Les yeux rivés à la marche mécanique

À ma fenêtre,
Les saisons passent comme des poèmes
Les degrés de la température changent
Le mercure suit la courbe
Le soleil apparaît et se couche

Je ne pouvais deviner ce qui est arrivé
C’est arrivé avant que cela soit venu
Nous ne marcherons plus ensemble

Le passé a posé son poing à la ligne
Je regarde quelqu’un d’autre dans les yeux
Ensemble, nous partagerons désormais le même repas.

Les sorcières sont mortes

Comme une larme qui tombe de la lune,
une plume a crevé des yeux, d’émotion.
À la nuit tombée, les chouettes sont passées,
les cyprès se sont endormis.

L’automne est marron,
l’hiver bleu,
le printemps est un citron,
l’été, une orange.

Comme une larme tombant de la lune,
une plume a crevé des yeux, d’émotion.

Le lac exprime le moment merveilleusement.
Les sorcières sont mortes.
Les souris dépouillées
de leurs cheveux se sont envolées.

Le monde est présent.
Des larmes coulent maintenant,
il est ému, il se reprend : il sourit à l’aube.

Des flamands roses

Comme les plumes d'un oiseau
Ses cheveux sont des plus soyeux
Chercher la rose noire qui n'existe pas
Tourner la clef de l'au revoir et des mésanges cendrées

Des Flamands roses s'envolent,
tournent au gré du vent, des chevaux de Camargue.

Comme les plumes d'un oiseau
Ses cheveux sont des plus soyeux
Chercher la rose rose dans les variétés de fleurs sauvages dans le courant du ruisseau
Tourner la couverture des pages n'existant pas encore

D'autres oiseaux prennent leur envol
et tombent sous les balles des plaisirs terrestres.

Le temps devient léger

Quelques gouttes tombent sur le rétroviseur. Elles patinent sur le carrosse de la voiture ancienne.

J'accélère, les roseaux se plient, la grenouille fait un bond, le temps est lourd, les branches se penchent, le feu s'éteint ; une autre fumée s'évapore de la cheminée.

Quelques gouttes d'eau glissent sur le rétroviseur. La berline s'est arrêtée dans la nuit. Ses coussins d'air se sont allongés, l'air s'est dissipé. Je chantonne, j'aperçois un escargot dans la lumière des projecteurs. Le temps devient léger, j'ai un obstacle à franchir ; je fais un pas en arrière pour un pas en avant comme dans une danse !

En réminiscence d'un vieux poème

À la goutte d’eau posée sur l’étamine de cette
fleur
Je me suis posé une question
Le sujet est transparent
L’objet n’est pas défini
Le complément de l’objet est le néant
Le rien et le vide sont plein de sens
Le sens de la marche est devant.

Goutte d’eau posée sur l’étamine des fleurs
Verset satanique ayant fait couler beaucoup d’encre
L’encre est l’émoi
et moi, émoi, sur les parfums de Mozart
Émoi et moi sur les sentiments des blancheurs éternelles.
Je suis une mer, un oiseau, une fleur, un arbre, une ville et une campagne
Tout à la fois, dans la folie qui me dépasse.

C’est peut-être sage que d’être fou
Une sagesse de fou posée sur les multiples carnets
C’est peut-être fou que d’être sage
Une folle sagesse au bout de mes doigts
À la goutte d’eau posée sur l’étamine de cette fleur
j’ai revisité toutes mes questions en un instant
Histoire de voir si la neige est bien de l’eau
en réminiscence d'un vieux poème écrit autrefois.

Aimer te revoir

Quand je t'ai vue pour la première fois
j'ai vu, j'ai vu en toi,
le passé de mes amours morts.
Aimer, aimer à floraison
Au risque d'en perdre la raison
Quand je t'ai revue
j'ai vu, j'ai vu en toi,
à la croisée des semaisons
Le vent, le vent, la pluie tomber.
Tomber, tomber, aimer les regarder
Aimer la regarder tomber

Quand je t'ai vue pour la première fois,
j'ai vu, j'ai vu en toi un amour à revoir.
Aimer te revoir
Aimer te regarder

Quand je t'ai revue
j'ai vu, j'ai vu en toi
Un amour pour toujours peut-être,
un amour pour une dernière fois, aussi.

Dans cette attente si singulière

Dans cette attente si singulière, le coeur semble oppressé comme un état émotionnel au plus profond de l'émoi. Je le regarde et je le tourne dans tous les sens une seconde fois, sans aucun autre éclaircissement que ce poème ; il n'y a qu'à attendre que le vent tourne, que la pluie cesse et que le soleil revienne.

Dans ce moment suspendu, j'explose le temps des étoiles filantes de la nuit, au ciel orageux le plus fécond ; un coup de foudre est entré dans la bergerie, heurter mes habitudes chroniques. L'instant singulier m'a bousculé. Est venu le passage des heures frapper à ma porte.

Dans cette attente si singulière, le temps faisant, j'attends la fin pour aimer encore.

Sur la pente fatale

Sur la pente fatale
La montée au ciel est inévitable
Deux points tracent une ligne qui ondule
Le funambule pose délicatement un pied après l'autre et déploie ses ailes,
suspendu dans l'air, il croise d'autres habitants.

Il habite ailleurs sur la pointe de l'accent circonflexe,
trois points de suspension le retiennent.

Il est à mi-chemin,
son amour l'attend de l'autre coté.

Il se joint au grand amour,
il est léger comme l'air qu'il respire,
il a quitté l'autre rive,
laisser passer les bateaux,
laisser l'eau couler sous les ponts ;
le pont des arts, le pont des deux rives
le pont Mirabeau et le pont de l'Alma.

Sur la pente fatale
La montée au ciel est inévitable
Femme fatale ; Jacques est fataliste à l'image de Diderot :
« tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut » s'écrit-il
Maître Jacques sur un oiseau perché tient dans sa bouche un fromage Normand en hommage à Jean de la Fontaine.

Sur la pente fatale
La montée au ciel est inévitable
Deux points tracent une ligne qui ondule
je tente l'équilibre dans un élan impossible.

Sous les robes

Sous les robes des fleurs jaunes,
les insectes s'agitent,
la vie des plumes va arriver ;
ils examinent l'espace et observent les nuages.
le gros chêne fait la moue, le cerisier s'émousse.

Sous les robes des fleurs jaunes,
les insectes tirent leur ailes dans le pâturage,
le grillon chante,
des jours et des lunes vont arriver,
les plumes des oiseaux chercheront le bonheur.

Un instant encore et je respire à mon tour

Dans la plate-bande jardinière, je pose mon pied. Ébloui de la couleur de cette fleur, je ne vois pas les mauvaises herbes. Mon autre jambe rejoint mon autre pied pour quitter le monde animé, enthousiasmée de la rose éclose qui s'offre. Derrière la cabane de bois, la plante s’agrippe aux murs pour gagner de la hauteur, tandis que je déterre les racines profondes des boutons d’or.

Dans la plate-bande jardinière, j’oublie les autres mondes pour le vrai monde qui respire, un instant encore et je respire à mon tour.

Tu es à côté

Au soleil du mois de mai,
qui n'est pas celui de juillet,
à la terre refroidie de la nuit,
les clochettes du muguet sont retombées,
tandis que les feuilles longilignes se sont repliées.

Tu es à côté, tu étais partie, tu es revenue,
ensemble maintenant nous marchons vers une plante rouge passe-velours.
Je la prends pour une pivoine : elle n'en est pas.
Nous nous retournons
pour regarder de nouveau la première fleur,
en attendant le soleil du prochain mois de mai.

Vieux château

Vieux château du dix-septième siècle ; à la sortie, l'air vicié de la vieille demeure m'a enrhumé.

Dedans, une petite chapelle sombre, une peinture de Nicolas Poussin, des apôtres sculptés dans le vieux chêne longuement travaillé, un salon de musique au plafond haut, des rideaux de fils d'or, un piano, le soleil et la lune, une peinture du paradis nu de Ingres, un enfer inachevé.

Dehors, à la pièce d'eau, un vallon : le jardinier est passé à l'orée de la forêt. Harmonie des couleurs dans les hauteurs, les petits ponts de pierre rejoignent l'île aux oiseaux. Quelques pas sur le chemin à regarder les jeunes arbres qui ont pris la place des vieux ; au merveilleux jardin rencontré dans le contraste de l'air vicié respiré, j'ai sorti mon mouchoir de papier.

La vie commune

À la vie commune des espaces clos,
ils creusent des vagues à leurs barreaux.
Innocents et coupables dans le même univers ;
ils communiquent avec des chiffons
et des boîtes de métal.

À la vie commune des espaces clos,
ils inventent des impossibles horizons,
condamnés d’avance à la sortie qu’ils sont,
et espèrent encore se refaire une santé.

À la vie commune des espaces clos,
leur bateau est un nuage accroché,
à la fenêtre toujours fermée.
Innocents et coupables,
dans la même indignité et insalubrité,
dedans est comme dehors :
il y a les princes argentés et les va-nu-pieds.

La lune des roses

L'année est l'instant des réminiscences
le mois, la lune des roses,
les coeurs sont ceux que l'on console,
tristes qu'ils sont, de ne pas savoir aimer.

La poussière du chemin parcouru,
pénètre la toile de son blouson, auréolée de liberté ; elle scrute les lumières de la ville.

Les cailloux traversent ses semelles usées,
elle suit les courbes du grand fleuve,
celui qui alimente le grand château de ce roi d'autrefois.

Un soleil sur sa tête s'est posé.
Quand les paupières sont closes ;
les yeux des oiseaux de nuit sont grand ouverts.

Les niveaux de l'eau se réajustent,
pour laisser passer les bateaux, petits et grands.
Auréolé de liberté, le vent souffle sur l'eau et fait des vagues.

La poussière du chemin parcouru
pénètre la toile de son blouson,
auréolée de liberté : ses poèmes sont sa poésie !

Nous savourons des oranges

Branches s'agitant aux vents, coeurs épris du même tableau, l'ombre des feuilles se reflète sur le sol : c'est un chêne exposé au soleil, au soleil de l'après midi, du mois d'avril. Je vois mon double dans l'eau. Un cygne passe saluer ma compagne, tandis que je tends la main pour lui donner un morceau de pain. Sur une jeune branche, des oiseaux gazouillent, alors que je fume une cigarette pour tousser de bonheur.

Des cris d'enfants au loin. Le bruit du vent caresse nos visages et place en tous sens nos cheveux.

Un couple de cygnes et ses petits reviennent vers nous, on ouvre une bouteille ; nous savourons des oranges.

À visage découvert

Linceul endormi sur la vie,
les gazelles caressent les mémoires,
ce sont des grandes âmes sans yeux.

À visage découvert,
les automobiles sans toit sont au vent ;
nulle compagne ne fera cesser la pluie,
nul compagnon ne retournera la terre.

Vieux tissu dans la cathédrale,
vitraux bleus en contre-jour,
il a couvert son âme d'une enveloppe souple.

À visage découvert,
on a affronté le vent, l'air marin s'est déplacé, pour faire un vers ;
la lumière éclaire le chemin du vent, sans concession.

Quelques jours passeront

À ton voyage nocturne,
belle du jour enivrée de la nuit,
j'ai puisé mon inspiration.

À la belle du jour revenant,
j'ai posé la chevelure dans le sens du vent ;
cheveux de couleur mis en lumière.

Aux pétales se détachant délicatement de l'épine,
les mondes intérieurs tournoyant se rencontrent saluant la lune.

Aux pétales de rose se désagrégeant,
la belle s'en est allée miroiter de l'autre coté ;
quelques jours passeront
et elle s'endormira pour toujours.